

Arrêt sur images...

S'arrêter pour lire ton regard, écouter ton cœur, sentir ton corps et toucher ton amour.

A force de courir, l'oublié de l'essentiel prenait place. Et puis, comme si je me retrouvais dans une voie sans issue, il y a l'arrêt. Impossible d'aller plus loin, au delà. Rien. Juste se poser, prendre le temps, observer et constater.

Un constat que l'amour n'est pas si compliqué que ce que l'on s'imagine. Il est simple comme les fleurs printanières des cerisiers butinées par moult abeilles venues accomplir leur devoir. Chercher ce nectar, le transporter ailleurs afin de donner naissance à ce fruit que nous aurons plus tard plaisir à déguster ensemble.

Je les regarde oeuvrer et te sens près de moi dans un acte similaire. Je ressens des milliers de pattes posées sur moi, me parcourant, moi qui suis totalement offert à ton amour comme ces fleurs le sont aux assauts de ces travailleuses infatigables.

Je ressemble à ces bourgeons, teinte caramel, dorés par les premiers rayons du soleil, brillants. Les premières chaleurs venues, ils se gonflent jusqu'à ne plus tenir et craquent leur carapace, découvrant à mon regard, la belle robe blanche des ces pétales doux, pistils tendus vers l'extérieur comme mes bras le sont vers toi. Les abeilles d'un côté, toi de l'autre. Je ne résiste plus. L'humidité de ta langue recouvre ce corps dénudé allongé sur le lit. Partout elle ira déposé ce film protecteur d'un amour subtile, dans les moindres interstices de mon être. Entre ce film et mon corps, il y a toi, tu me dévores sans que je n'offre résistance, comme anesthésié. Seul mon visage et mes soubresauts t'apportent la preuve du contraire. Et plus je réagis à ces coups de langue, plus tu les fait ardents, envahissants. T'attaquant à ce qui fait de moi un être du sexe dit fort, tout en douceur tu contribueras à ce que je m'érige en guerrier, vaillant défenseur de sa citadelle qui, face à tes attaques répétées, n'offrira qu'une éphémère résistance, constatant que le symbole même de ma virilité disparaît dans la profondeur de ta gorge déployée, chaude. Il ne me reste que l'abandon, la capitulation.

Déposer les armes à tes pieds, m'avouer vaincu...

Les abeilles s'envolent... Je m'endors à l'extérieur, au soleil...

Un souffle léger soulève mes paupières, je reviens à la vie, moi qui n'étais pas même mort de ton amour octroyé.

Quel est donc ce souffle brûlant, qui, remontant le long de mes jambes, me ramène à toi ? Les yeux entrouverts, je me concentre sur son chemin, fixant le ciel bleu azur. Me saisissant aux chevilles tel tes mains, il remonte lentement, effleurant chaque espaces, comme pour un inventaire. Rien ne doit rester dans l'ombre, et comme si je comprenais une demande, dans un silence divin, j'élargis l'intervalle entre mes genoux. Plus présent et plus chaud encore, il enrobe mes cuisses.

Depuis quand suis-je ainsi ? Quelques minutes, une trentaine tout au plus... Pas l'heure non...

Les cloches de l'église sonnent cinq... La dernière fois que je les avais entendu, après deux elles s'étaient tus. Tout ce temps entre désirs, volupté, abandon, repos et réveil, et me voici à nouveau en proie au vagabondage. En cause ! Cet air léger, caressant, chaud. Il est d'autant plus

sensible que, cloué sur le sol par le soleil ardent, la fine pellicule humide qu'avait laissé notre ébat, s'est asséchée faisant place à une fine croûte de sel qui se craquèle.

A l'instant, le souffle s'empare de mes attributs... Je nourris avec une déconcertante facilité, l'image de tes mains gantées de cuir saisissant mon membre qui ne tarde pas à retrouver une vigueur familière. Ce souffle n'est que douceur et caresse, et j'en éprouve la rudesse et la force.

Restant accroché au ciel, j'en appelle de toutes mes forces à ta présence pour à nouveau, savourer les délices du corps à corps. Mais tu n'y es pas, seul ce souffle lui y est, jouant de moi, de mes fantasmes et mes désirs comme bon lui semble. Alors, je t'y imagine. Et comme si le soleil avait trop fort heurté mon visage, je fais place au mirage. Ton contours m'apparaît, tes prunelles aussi bleu que l'azur de ce ciel, je te vois fondre sur moi. Le sourire discret d'un plaisir dévoilé, celui de la cerise gorgée que tu viens de croquer et qui laisse s'échapper, de tes lèvres, ce délicieux jus sucré qui, en une goutte, percute ma face. Cela t'amuse et alors tu en saisis plusieurs, qu'entre tes doigts tu écrases, avant d'en engloutir la pulpe et vient recueillir le liquide ainsi obtenu déposé sur mon corps... Je ne sais plus distinguer qui, du souffle ou de toi, me parcourt. A mesure que je te distingue dans ce jeu, mon être suinte. Les paupières à nouveau closes, tout tressaille en moi, je me sens m'ouvrir de tout pores, gourmand de ce qui m'est ainsi offert. Qui du souffle ou de toi s'empare de mes promontoires symétriques ? Plus ils sont sollicités, plus ils durcissent. Soudains, je me vois prisonnier. Dressés, mes appendices en deviennent douloureux. Mes mains calmes, distantes. Je ne dois cet état qu'à ton image ferrée dans mon regard. Jusqu'au bout de ce chemin je compte bien aller. Sans ta compagnie effective et ne sentant pas ta chair contre la mienne, je m'efforce, sans grande difficulté, à avancer vers ce plaisir délicieux qui m'attend. Sans compter les minutes, à la seule volonté de produire à nouveau ma semence, je me déverse à l'air libre dans un rôle si caverneux que je t'entends accourir, comme emplis d'inquiétude.

Il n'en n'ai rien.

Tu constates qu'avec abondance, en solo, la lave s'est écoulée. Et tout comme dans mon imagination tu avais recueillis le jus des cerises pressées entre tes doigts, voici que tu portes tes lèvres sur mon corps pour y boire ce liquide enrichi des particules salées, fruit de l'ardeur avec laquelle je participais au jeu.

Présent !!! absent !!! tu es là où je suis.